

4745.n

COLLECTION DES POÈTES FRANÇAIS DE L'ÉTRANGER

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGES BARRAL

IWAN GILKIN

# LA NUIT



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, rue de Seine, 33.

Tous droits réservés.

458130  
13.2.47

# La Nuit

Iwan Gilkin



**Librairie Fischbacher (Collection des poètes français de l'étranger), Paris, s.d. (1897?)**

Exporté de Wikisource le 18/07/2017

**COLLECTION DES POÈTES FRANÇAIS DE  
L'ÉTRANGER**

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGES BARRAL

---

**IWAN GILKIN**

---

**LA NUIT**

**PARIS**  
**LIBRAIRIE FISCHBACHER**  
33, rue de Seine, 33.

---

*Tous droits réservés.*

# AVIS AU PUBLIC

---

Cette Collection est réservée aux poètes d'expression française de tous les pays de l'univers. Il existe, en effet, des écrivains qui, en Belgique, en Hollande, en Suisse, au Canada, à la Louisiane, aussi bien que dans notre ancienne Alsace-Lorraine et dans nos Colonies, se servent de préférence de notre langue pour donner un vêtement de beauté à leur pensée. Par cela même, ces contrées constituent comme une extension intellectuelle de la Patrie française. Elles forment un territoire littéraire appartenant à la France et auquel Paris, capitale cérébrale, doit ouvrir le débouché de ses esprits.

Dans cette Collection nouvelle, ornée du portrait des auteurs, peuvent prendre place tous ceux qu'on voit mettre au-dessus des préoccupations politiques et des controverses sociales, le principe de l'art pour l'art, le culte de la forme, pure et sereine, et qui, tout en professant un amour profond pour leur nation d'origine, proclament se rattacher à la France par leur activité littéraire. Ce sont ses fils intellectuels.

Nous débutons par une belle œuvre de M. Iwan Gilkin. Né à Bruxelles en 1858, l'auteur de la *Nuit* est devenu un des maîtres de la poésie d'expression française en Belgique. Il appartient à la glorieuse lignée des Parnassiens. S'il procède de

Baudelaire par l'âpreté de l'inspiration, il se rapproche des grands représentants de cette famille par l'éclat et la sûreté de la facture. Il a publié successivement les *Stances dorées*, la *Damnation de l'artiste* et les *Ténèbres*. C'est l'un des fondateurs et l'un des directeurs de la *Jeune Belgique*, importante revue littéraire qui, depuis dix-huit ans bientôt, livre le bon combat, au delà de nos frontières du nord, pour le maintien de nos traditions et la prépondérance de notre langue. Ce sont là des titres sérieux à notre gratitude.

Nous convions donc nos amis et nos concitoyens à l'entreprise que nous inaugurons sous ces brillants auspices. En acquérant les œuvres des poètes *français* de cette Collection, ils donneront, tout en faisant preuve d'une culture délicate, l'exemple du patriotisme le plus élevé et le plus habile.

GEORGES BARRAL

Paris, ce 15 octobre 1897.

*Au poète*  
**ALBERT GIRAUD**  
*en témoignage*

*d'une inaltérable amitié  
et d'une admiration profonde  
ces poèmes  
sont affectueusement  
dédiés.*

*I. G.*

# AVERTISSEMENT

*Le volume que l'on présente ici au public est la première partie d'une composition dont les divisions suivantes seront intitulées : L'Aube et La Lumière.*

*L'auteur l'avoue en tremblant : il tente d'accomplir sur un plan lyrique le sublime pèlerinage de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis. Toutefois ce n'est pas un voyageur qui erre dans ces mondes augustes et redoutables et qui décrit ce qu'il y voit, c'est un acteur multiple et passif, qui les trouve dans l'intérieur de son âme, qui souffre tour à tour tous les supplices de l'Enfer, qui pleurera toutes les larmes du Purgatoire, qui chantera toutes les béatitudes du Paradis.*

*Quelques personnes critiqueront, peut-être, le satanisme du présent ouvrage. L'auteur les prie de considérer qu'il a dû décrire l'Enfer avant le Ciel et qu'il ne pouvait prêter à l'abîme le langage des régions célestes. Que si on lui reproche d'avoir peint le Mal sous des couleurs attrayantes, il répondra que, privé de séductions, le Mal n'existerait pas. Mais il existe ; il fascine les âmes et les enlace dans ses replis comme un reptile aux écailles chatoyantes ; il les broie et les brûle comme un serpent de feu. Cependant, au milieu des pires ivresses, cette âme collective, que l'auteur fait parler, ne perd*

*pas un instant la notion claire du bien et du mal ; elle appelle péché ce qui est péché, mensonge ce qui est mensonge ; prisonnière du mal, elle souffre, elle pleure, elle crie en attendant la délivrance.*

*Ici donc c'est l'Enfer. Vous qui voulez entrer, vous êtes avertis.*

Invocation

Psychologie

Le Désir (Mes regards las...)

Litanies

Prière

Amitié

Stercoraires

Mer rouge

L'Arrivée

En barque

Hypnotisme

Veilleur de nuit

Israfel

Oraison

Femina

Dessert de fruits

Amour d'hôpital

Camélias



Le Beau Lac

Symbole

Noctambule

La Prière du matin

La Conscience

La Capitale

L'Étang

Nuit au jardin

Le Mauvais Jardinier

Anatomie

Promenade

Ave

Le Miroir magique

Sur l'oreiller

Augure

Les Adieux de Sapho

Tableau ancien

Le Désir (L'ange adolescent...)

Vision

Le Confesseur

Résignation

Bois sacré

Le Vivier

Le Bon Ange

La Madone

Le Phoque

Le Pénitent

Châtiment

Renaissance

Le Mensonge

Le Lévrier

Chez Putiphar

Clair de lune

Le Joueur de cor

Les Livres

Pays de rêve

Lumen

Arbre de Jessé

Mission

La Douleur du Mage

Requiescat

La Pensée

Dialogue

Aladin

Sanctus

Absolution

Le Portrait

La Lyre

En wagon

Évocation

Le Possédé

Sérénade

La Bouche

Méduse

Transfiguration

Précurseur

La Bonté

Le Sorcier

Et eritis sicut dii

Jettatura

Le Te Deum du pauvre

L'Artiste maudit

Une vengeance

L'Habitude

Princes

Aux Enfers

Fatum

Hallucination

Anathème

Le Pressoir

Narcisse

Le Dieu noir

Regret

Vocation

Hiver

La Chimère

L'Amour fossoyeur

Ganymède

L'Église

Printemps

Boissons

Fleurs humaines

Esthètes

L'Amour dans les ronces

Le Mépris

Le Banquet

Le Moribond

Le Sculpteur

Messe d'orgueil

Jouvence

La Chanson des forges

Autrefois

Charité

Roses saintes

Hymne

Mon fils

Baisers

L'Amour dans les larmes

L'Escalier du cœur

Le Démon du calvaire

Le Martyr

Ordo

Le Temple

L'Inquisiteur

Le Preneur de rats

Ruine

Hermaphrodite

Delicta majorum

Satan

Hymne à Satan

Lucifer

Glas

---

Bruxelles. — Imp. V<sup>e</sup> Monnom, 32, rue de l'Industrie.

---



## INVOCATION

Du fond d'un gouffre infect en pleurant je t'invoque,  
Muse des désespoirs, Reine des Insurgés,  
Toi qui verses la haine au cœur des affligés.  
Mère du spleen bizarre et de l'horreur baroque.

Amante des bijoux, du luxe et de la loque,  
Rose des paradis dans l'opium songés,  
Maîtresse des beaux vers par la douleur forgés,  
Viens à moi dans la boue où mon âme suffoque.

De tes noires clartés je nourrirai mes yeux ;  
Je veux repaître en toi tous mes sens furieux  
De plaisirs créés et d'amours impossibles.

Soûle-moi de baisers ! Soûle-moi de poison !  
Et jusque dans l'azur des cieux inaccessibles  
Comme un soleil levant fais sauter ma raison !





## *PSYCHOLOGIE*

*À Camille Lemonnier.*

Je suis un médecin qui dissèque les âmes,  
Pendant mon front fiévreux sur les corruptions,  
Les vices, les péchés et les perversions  
De l'instinct primitif en appétits infâmes.

Sur le marbre, le ventre ouvert, hommes et femmes  
Étalent salement dans leurs contorsions  
Les ulcères cachés des noires passions.  
J'ai palpé les secrets douloureux des grands drames.

Puis, les deux bras encor teints d'un sang scrofuleux,  
Poète, j'ai noté dans mes vers scrupuleux  
Ce que mes yeux aigus ont vu dans ces ténèbres.

Et s'il manque un sujet au couteau disséqueur,  
Je m'étends à mon tour sur les dalles funèbres  
Et j'enfonce en criant le scalpel dans mon cœur.



## *LE DÉSIR*

Mes regards las, sans voir l'or en fleur des jasmins,  
Rêvent de cheveux d'or dont la tendresse étonne,  
Et, dédaignant des lys la blancheur monotone,  
Pleurent la liliale ardeur des jeunes mains.

Ô toi qui dois venir, viens ! mon cœur te réclame,  
Mes yeux, tristes d'amour, attendent tes chers yeux.  
Car la terre est si vide, et si vides les cieux !  
Et rien n'offre un baiser aux lèvres de mon âme.

Toi que j'aimerai, toi qui me tortureras,  
Sans assouvir jamais tes douloureux caprices,  
Viens, je t'offre à genoux les mortels sacrifices  
Où mon sang résigné coulera dans tes bras.



## *LITANIES*

Surnaturelle, calme et puissante Beauté,  
Fontaine de santé, miroir d'étrangeté,  
Écoutez-moi !

Phare spirituel, allumé sur les roches,  
Beffroi des jours défunts, où sanglotent les cloches,  
Appelez-moi !

Havre où les blancs voiliers et les fumeux steamers  
Chargés de cœurs vaillants, viennent du bout des mers,  
Accueillez-moi !

Soleil vertigineux, vous qui dans les yeux faites  
Fleurir des visions de splendeurs et de fêtes,  
Aveuglez-moi !

Jardinier qui sentez dans la nuit des cerveaux  
Les songes imprévus et les verbes nouveaux,  
Fécondez-moi !

Fleuve majestueux, où sur l'eau lente éclate

La gloire des lotus d'azur et d'écarlate,  
Submergez-moi !

Tour d'ivoire, château que les tentations  
Entourent vainement de leurs obsessions,  
Abritez-moi !

Forêt crépusculaire, où les oiseaux nocturnes  
Ouvrent leurs clairs yeux d'or et leurs vols taciturnes,  
Apaisez-moi !

Porte du paradis, par l'absurde habité,  
Haschisch libérateur de la réalité,  
Délivrez-moi !

Tapis de velours blanc, où marchent cadencées  
D'amples processions d'orgueilleuses pensées,  
Exaltez-moi !

Flacon, où tournent dans un cerveau de cristal  
Les vertiges du musc, de l'ambre et du santal,  
Parfumez-moi !

Orgue religieux dont les vastes musiques  
Bâtissent dans les cœurs des églises mystiques,  
Élevez-moi !

Maison d'or et d'albâtre, où les vins généreux  
Versent aux vagabonds les espoirs vigoureux,

Hébergez-moi !

Liqueur soyeuse, crème où les fruits et les baumes  
Fondent leur bienfaisance et leurs subtils arômes,  
Enivrez-moi !

Manne d'amour, agneau pascal, pain sans levain,  
Festin miraculeux où l'eau se change en vin,  
Nourrissez-moi !

Hamac qu'une exotique et moelleuse indolence  
À l'ombre des palmiers rafraîchissants balance.  
Endormez-moi !

Jardin officinal aux douces floraisons,  
Où croît parmi les lys l'herbe des guérisons,  
Guérissez-moi !

Aérostat vainqueur des sublimes nuages,  
Nostalgique wagon, berceur des longs voyages,  
Emportez-moi !

Livre mystérieux des sibylles, coffret  
Où dort, loin des savants, maint austère secret,  
Instruisez-moi !

Lourde mante opulente où les fauves soieries  
Étoilent leurs prés d'or de fleurs de pierreries,  
Revêtez-moi !

Turquoise de douceur, rubis de cruauté,  
Topaze où la lumière endort la volupté,  
Adornez-moi !

Lupanar éhonté, plein d'immondes ivresses,  
Mêlant tous les baisers et toutes les tristesses,  
Épuisez-moi !

Hypocrite vivier, où des poulpes gluants  
Traînent leurs suçoirs mous sur les cailloux puants,  
Dévorez-moi !

Lazaret des lépreux, hôpital des poètes,  
Ténébreux cabanon, pourrissoir des prophètes,  
Étouffez-moi !

Torche néronienne, ô monstrueuse croix,  
Où flambent des martyrs oints de graisse et de poix,  
Consume-moi !





## *PRIÈRE*

Ô vous, femme adorable entre toutes les femmes,  
Épouse des cœurs morts et sœur des jeunes âmes,  
Reine des jours anciens, Reine des jours nouveaux,  
Vous qui penchez un front empourpré de pavots,  
Maîtresse du Sommeil, Souveraine des Veilles,  
Ô vous qui dans Saba régniez sur les merveilles ;  
Vous qui fûtes au temps d'Assuérus, Esther,  
Baignant votre enfantine et précieuse chair  
Six mois d'huile de myrrhe et six mois d'aromates ;  
Vous qui domptiez le Nil sous vos galères plates,  
Mangeuse de héros, buveuse de bijoux,  
Cléopâtre ! — ô princesse aux puissants cheveux roux,  
Qui traîniez vos amants tout meurtris de luxure  
Des villas de Baïe aux bouges de Suburre,  
Farouche Messaline, — ô large et sombre cœur,  
Qui des taureaux crétois eût lassé la vigueur ;  
Vous, l'éternel amour, Vous, la femme éternelle,  
Dévoratrice absurde, ignoble et solennelle,  
Qui sucez notre vie et videz nos cerveaux,  
Rallumez, rallumez, sous vos longs cils dévots,  
Dans leurs globes laiteux comme un fluide ivoire,

Vos yeux de cendre où couve une âpre flamme noire ;  
Et pour mieux m'enlacer du désir de vos bras,  
Tressez, tressez vos doigts parfumés d'ananas,  
Comme l'osier vivant d'une ardente corbeille,  
Que ma chair baignera de sa liqueur vermeille ;  
Et de vos dents de lys, ivres de cruauté,  
Où la lune affligée a figé sa clarté,  
Et de vos ongles fous, fleuris de jeunes roses,  
Déchirez savamment, avec d'exquises pauses  
Pleines de doux regrets, pleines de chers baisers,  
Mes muscles et mes nerfs toujours inapaisés,  
Jusqu'au jour, ô Madone, où vos lèvres trop gaies  
Presseront vainement les lèvres de mes plaies.

## *AMITIÉ*

Mon ami le plus cher ne m'a pas appelé  
Bâtard, faussaire, escroc ni proxénète infâme.  
Comme je suis très pauvre, il ne m'a pas volé ;  
Comme je suis garçon, il n'a pas pris ma femme.

Il ne m'a pas poussé dans un puits ; il n'a pas  
Mêlé de l'arsenic dans mon vin. Magnanime :  
Il eût pu m'étouffer entre deux matelas, —  
La peur des tribunaux l'a préservé du crime.

Même il a hasardé la générosité,  
Le brave homme, jusqu'à ne pas prendre pour cible  
Mon crâne ou pour fourreau ma gorge. Sois sensible

À cette hyperbolique et burlesque bonté,  
Ô mon cœur ; dans l'oubli noyons l'irréparable,  
Et sous un lourd pardon broyons ce misérable.



## *STERCORAIRES*

À la face du ciel, chez les peuples du Gange,  
Toutes les saletés des villes sans égout  
— Pour la mouche et le ver délicieux ragoût —  
Bavent sur le pavé leur innommable fange.

Des tas de détrit<sup>us</sup> et de déjections  
Où dans l'ordure luit la blancheur des cadavres,  
Forment des continents de caps mous et de havres  
Qu'un liquide puant baigne d'infections.

Bouses, fumiers malsains, carcasses et charognes  
Brasillent au soleil qui fait fumer leur jus.  
Les vautours vidangeurs et les aigles goulus  
Disputent ce festin aux macabres cigognes.

Puis, repus de poisons, loin des lieux habités,  
Ils cherchent pour mourir les hauts monts solitaires.  
— Les poètes aussi, pareils aux stercoraires,  
Mangent les excréments des boueuses cités.

Les intestins chargés de pourriture humaine,

Dont le venin leur brûle et leur corrompt le sang,  
Sur leurs Himalayas ils crèvent en poussant  
Un effroyable cri de douleur et de haine.





## *MER ROUGE*

Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin,  
Cette nuit j'ai noyé le spleen qui me consume  
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin.

J'ai bu. Pour me soûler j'ai bu jusqu'au matin  
Le bourgogne entêtant dont la vapeur embrume  
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin.

Et voici qu'ivre-fou, liquide pèlerin,  
Mon corps danse au hasard, fouetté de rose écume,  
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin.

Point de bords. Un ciel rond qu'interrogent en vain  
Dans la viduité de sa vaste amertume  
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin.

Seul, un rouge soleil, un soleil assassin,  
Lave ses rais sanglants, où le meurtre encore fume,  
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin.

Soudain de chaque vague émerge un front humain :

Faces d'hommes, d'enfants, où la colère allume  
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin,

Faces aux traits crispés de misère et de faim,  
Ou que le vice enfla d'un hideux apostume  
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin.

Du sommeil limoneux de son tombeau marin  
Le peuple des noyés séculaires s'exhume,  
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin.

Seigneur, avec ces morts, vais-je nager sans fin  
En la stupide horreur d'une ivresse posthume,  
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin,  
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin ?



## *L'ARRIVÉE*

Vers des pays nouveaux, peuplés d'autres visages,  
Irréparablement traîné par la vapeur,  
Je frissonne, je souffre : arriver me fait peur.  
Je devine, à travers d'hypocrites présages,

De grands châteaux qu'aigrit l'amertume des âges,  
Des murs moisissés d'ennui, d'où suinte une torpeur,  
Et, malgré leur sourire adorable et trompeur,  
L'occulte hostilité de haineux paysages.

Bercé par le wagon comme par un vaisseau,  
Au moment d'aborder je me lève en sursaut,  
Ainsi qu'un matelot qu'éveillent des fanfares.

Dans l'ombre de la nuit hasardeuse, je vois  
Vos feux, ô cœurs lointains, briller comme des phares  
Sur les bords inconnus où m'appellent des voix.



## *EN BARQUE*

*À William Picard*

L'adolescent rêveur, penché dans la nacelle,  
Plonge les avirons dans l'eau morte, sans bruit.  
À la barre est assis, sombre comme la Nuit,  
Un énorme chien noir, qui l'observe et grommelle.

Pareil aux dieux obscurs de l'énigme éternelle,  
Est-ce un nocturne sphinx de nos destins instruit ?  
Quel secret malfaisant, quel bonheur caché luit  
Comme un ardent charbon dans sa large prunelle ?

Toi, mon enfant, sans voir l'animal ténébreux,  
Qui tourne lentement ses globes phosphoreux  
Vers l'espace futur où pénètre la proue,

Tu souris doucement en regardant les cieux,  
Car la vie est pour toi rose comme ta joue  
Et ton jeune avenir aussi bleu que tes yeux.

